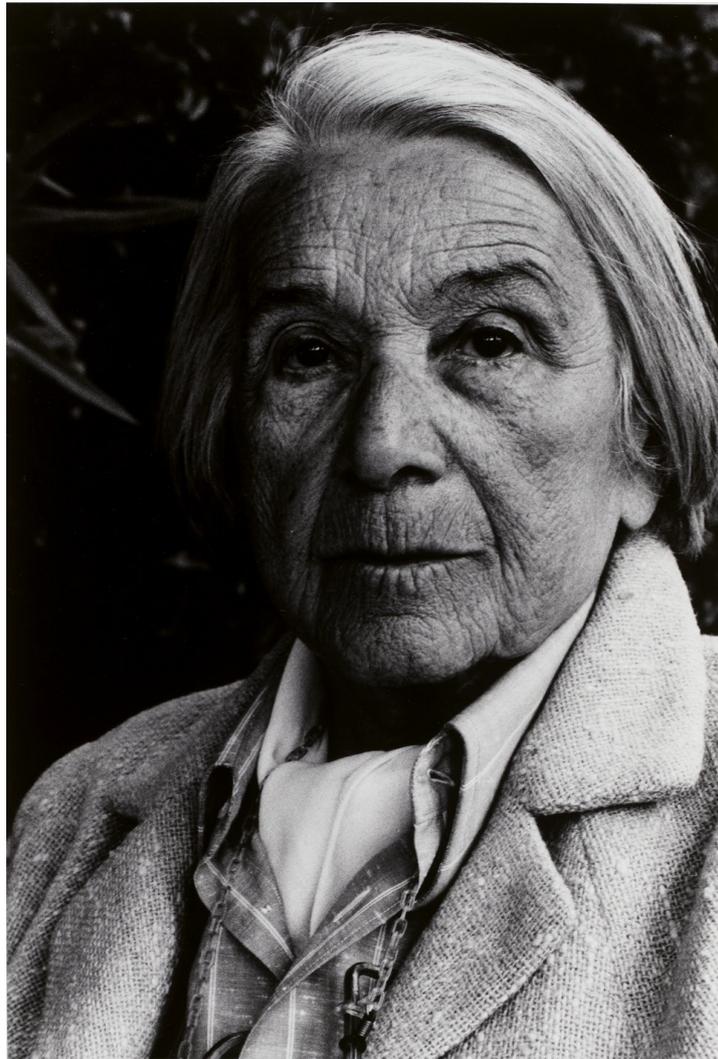


Les mots intérieurs

**Sous les mots : ce qui glisse « aux limites de notre
conscience »**

(Nathalie Sarraute, *Tropismes*)



Portrait de Nathalie Sarraute, Fernand Michaud, 1986, Source : gallica.bnf.fr

L'homme en toutes lettres
Cycle de conférences littéraires à Sainte Marie de Neuilly
24 Bd Victor Hugo - Neuilly Sur Seine

Tropismes (texte de 1957)

▪ Texte 1 (*Tropismes*, II, en entier)

Ils s'arrachaient à leurs armoires à glace où ils étaient en train de scruter leurs visages. Se soulevaient sur leurs lits : « C'est servi, c'est servi », disait-elle. Elle rassemblait à table la famille, chacun caché dans son antre, solitaire, hargneux, épuisé. « Mais qu'ont-ils donc pour avoir l'air toujours vannés ? » disait-elle quand elle parlait à la cuisinière. Elle parlait à la cuisinière pendant des heures, s'agitant autour de la table, s'agitant toujours, préparant des potions pour eux ou des plats, elle parlait, critiquant les gens qui venaient à la maison, les amis : « et les cheveux d'une telle qui vont foncer, ils seront comme ceux de sa mère, et droits ; ils ont de la chance, ceux qui n'ont pas besoin de permanente ». – « Mademoiselle a de beaux cheveux », disait la cuisinière, « ils sont épais, ils sont beaux malgré qu'ils ne bouclent pas ». – « Et un tel, je suis sûre qu'il ne vous a pas laissé quelque chose. Ils sont avares, avares tous, et ils ont de l'argent, ils ont de l'argent, c'est dégoûtant. Et ils se privent de tout. Moi, je ne comprends pas ça. » – « Ah ! non, disait la cuisinière, non, ils ne l'emporteront pas avec eux. Et leur fille, elle n'est toujours pas mariée, et elle n'est pas mal, elle a de beaux cheveux, un petit nez, de jolis pieds aussi. » – « Oui, de beaux cheveux, c'est vrai, disait-elle, mais personne ne l'aime, vous savez, elle ne plaît pas. Ah ! C'est drôle vraiment ».

Et il sentait filtrer de la cuisine la pensée humble et crasseuse, piétinante, piétinant toujours sur place, toujours sur place, tournant en rond, en rond, comme s'ils avaient le vertige mais ne pouvaient pas s'arrêter, comme s'ils avaient mal au cœur mais ne pouvaient pas s'arrêter, comme on se ronge les ongles, comme on arrache par morceaux sa peau quand on pèle, comme on se gratte quand on a de l'urticaire, comme on se retourne dans son lit pendant l'insomnie, pour se faire plaisir et pour se faire souffrir, à s'épuiser, à en avoir la respiration coupée...

« Mais peut-être que pour eux c'était autre chose. » C'était ce qu'il pensait, écoutant, étendu sur son lit, pendant que comme une sorte de bave poisseuse leur pensée s'infiltrait en lui, se collait à lui, le tapissait intérieurement. Il n'y avait rien à faire. Rien à faire. Se soustraire était impossible. Partout, sous des formes innombrables, « traîtres » (« c'est

traître le soleil d'aujourd'hui, disait la concierge, c'est traître et on risque d'attraper du mal. Ainsi, mon pauvre mari, pourtant il aimait se soigner... »), partout, sous les apparences de la vie elle-même, cela vous happait au passage, quand vous passiez en courant devant la loge de la concierge, quand vous répondiez au téléphone, déjeuniez en famille, invitiez des amis, adressiez la parole à qui que ce fût. Il fallait leur répondre et les encourager avec douceur, et surtout, surtout ne pas leur faire sentir, ne pas leur faire sentir un seul instant qu'on se croyait différent. Se plier, se plier, s'effacer : « Oui, oui, oui, oui, c'est vrai, bien sûr », voilà ce qu'il fallait leur dire, et les regarder avec sympathie, avec tendresse, sans quoi un déchirement, un arrachement, quelque chose d'inattendu, de violent allait se produire, quelque chose qui jamais ne s'était produit et qui serait effrayant.

Il lui semblait qu'alors, dans un déferlement subit d'action, de puissance, avec une force immense, il les secouerait comme de vieux chiffons sales, les tordrait, les déchirerait, les détruirait complètement. Mais il savait aussi que c'était probablement une impression fausse. Avant qu'il ait le temps de se jeter sur eux – avec cet instinct sûr, cet instinct de défense, cette vitalité facile qui faisait leur force inquiétante, ils se retourneraient sur lui et, d'un coup, il ne savait comment, l'assommeraient.

(p. 9-12).

▪ **Texte 2 : *Tropismes*, VII (en entier)**

Pas devant lui surtout, pas devant lui, plus tard, quand il ne serait pas là, mais pas maintenant. Ce serait trop dangereux, trop indécent de parler de cela devant lui.

Elle se tenait aux aguets, s'interposait pour qu'il n'entendît pas, parlait elle-même sans cesse, cherchait à le distraire : « La crise... et ce chômage qui va en augmentant. Bien sûr, cela lui paraissait clair, à lui qui connaissait si bien ces choses... Mais elle ne savait pas... On lui avait raconté pourtant... Mais il avait raison, quand on réfléchissait, tout devenait si évident, si simple... C'était curieux, navrant de voir la naïveté de tant de braves gens. » Tout allait bien. Il paraissait content. Tout en buvant son thé, il expliquait de son air indulgent, sûr de lui, et il faisait entendre parfois, plissant la joue, pressant la langue contre ses dents de côté pour en chasser un reste de nourriture, un bruit particulier, une sorte de sifflement, qui avait toujours chez lui un petit ton satisfait, insouciant.

Mais il se produisait parfois, malgré tous les efforts qu'elle faisait, un silence. Quelqu'un, se tournant vers elle, demandait si elle avait été voir les Van Gogh.

« Oui, oui, évidemment, elle était allée voir l'exposition (ce n'était rien, il ne devait pas faire attention, ce n'était rien, elle écarterait tout cela du revers de la main), elle y était allée un de ces dimanches après-midi où l'on ne sait jamais que faire. Évidemment, c'était très bien. »

Assez, assez maintenant, il fallait s'arrêter, ces gens ne sentaient donc rien, ils ne voyaient pas qu'il était là, qu'il écoutait. Elle avait peur... Mais ils ne s'en préoccupaient pas, ils continuaient.

Eh bien, puisqu'ils y tenaient, puisqu'elle ne pouvait pas les retenir— qu'ils les laissant donc entrer. Tant pis pour eux, qu'ils entrent pour un instant, Van Gogh, Utrillo ou un autre. Elle se mettrait devant eux pour essayer de les masquer un peu, pour qu'ils n'avancent pas trop, le moins possible, là, doucement, qu'ils marchent de côté docilement, longeant le mur. Là, là, ce n'était rien, il pouvait les regarder tranquillement : Utrillo était ivre, il venait de sortir de Sainte-Anne, et Van Gogh... Ah ! elle le lui donnait en mille, il ne devinerait jamais ce que Van Gogh pouvait tenir dans ce papier. Il tenait dans ce papier... son oreille coupée ! « L'homme à l'oreille coupée », bien sûr, il connaissait cela ? On voyait cela partout maintenant. Et voilà. C'était

tout. Il n'était pas fâché ? Il n'allait pas se lever, la repousser brutalement, marcher sur eux, le regard fuyant, honteux, la lèvre mauvaise, hideusement retroussée ?

Non, non, elle avait tort de s'inquiéter. Il comprenait très bien. Il était indulgent, amusé. Il faisait entendre, plissant la joue, son petit sifflement, et l'on voyait toujours au fond de ses yeux ce gai reflet, cette lueur qui exprimait un sentiment placide de certitude, de douce sécurité, de contentement.

(p. 29-31)

▪ **Texte 3 : *Tropismes*, X (extrait)**

Elles allaient dans des thés. Elles restaient là, assises pendant des heures, pendant que des après-midi entières s'écoulaient. Elles parlaient : « Il y a entre eux des scènes lamentables, des disputes à propos de rien. Je dois dire que c'est lui que je plains dans tout cela quand même. Combien ? Mais au moins deux millions. Et rien que l'héritage de la tante Joséphine... Non... comment voulez-vous ? Il ne l'épousera pas. C'est une femme d'intérieur qu'il lui faut, il ne s'en rend pas compte lui-même. Mais non, je vous le dis. C'est une femme d'intérieur qu'il lui faut... D'intérieur... D'intérieur... » On le leur avait toujours dit. Cela, elles l'avaient bien toujours entendu dire, elles le savaient : les sentiments, l'amour, la vie, c'était là leur domaine. Il leur appartenait.

Et elles parlaient, parlaient toujours répétant les mêmes choses, les retournant, puis les retournant encore, d'un côté puis de l'autre, les pétrissant, roulant sans cesse entre leurs doigts cette matière ingrate et pauvre qu'elles avaient extraite de leur vie (ce qu'elles appelaient « la vie », leur domaine), la pétrissant, l'étirant, la roulant jusqu'à ce qu'elle ne forme plus entre leurs doigts qu'un petit tas, une petite boulette grise.

(p. 42-43)

▪ **Texte 4 : *Tropismes*, XX, en entier**

Quand il était petit, la nuit il se dressait sur son lit, il appelait. Elles accouraient, allumaient la lumière, elles prenaient dans leurs mains les linges blancs, les serviettes de toilette, les vêtements, et elles les lui montraient. Il n'y avait rien. Les linges entre leurs mains devenaient inoffensifs, se recroquevillaient, devenaient figés et morts dans la lumière.

Maintenant qu'il était grand, il les faisait encore venir pour regarder partout, chercher en lui, bien voir et prendre entre leurs mains les peurs blotties en lui dans les recoins et les examiner à la lumière.

Elles avaient l'habitude d'entrer et de regarder et il allait au devant d'elles, il éclairait lui-même partout pour ne pas sentir leurs mains tâtonner dans l'obscurité. Elles regardaient – il se tenait immobile, sans oser respirer – mais il n'y avait rien nulle part, rien qui pût effrayer, tout semblait bien en ordre, à sa place, elles reconnaissaient partout des objets familiers, depuis longtemps connus, et elles les lui montraient. Il n'y avait rien. De quoi avait-il peur ? Parfois, ici ou là, dans un coin, quelque chose semblait trembler vaguement, flageoler légèrement, mais d'une tape elles remettaient cela d'aplomb, ce n'était rien, une de ses craintes familières – elles la prenaient, et elles la lui montraient : la fille de son ami était déjà mariée ? C'était cela ? Ou bien un tel qui était pourtant de la même promotion que lui avait eu de l'avancement, allait être décoré ? Elles arrangeaient, elles redressaient cela, ce n'était rien. Pour un instant, il se croyait plus fort, soutenu, rafistolé, mais déjà il sentait que ses membres devenaient lourds, inertes, s'engourdissaient dans cette attente figée, il avait, comme avant de perdre connaissance, des picotements dans les narines ; elles le voyaient se replier tout à coup, prendre son air bizarrement absorbé et absent ; alors, avec des tapes légères sur les joues – le voyage des Windsor, Lebrun, les quintuplées – elles le ranimaient.

Mais tandis qu'il revenait à lui et quand elles le laissaient enfin raccommodé, nettoyé, arrangé, tout bien accomodé et préparé, la peur se reformait en lui, au fond des petits compartiments, des tiroirs qu'elles venaient d'ouvrir, où elles n'avaient rien vu et qu'elles avaient refermés.

▪ **Texte 5 : *Tropismes*, XXIII (en entier)**

Ils étaient laids, ils étaient plats, communs, sans personnalité, ils dataient vraiment trop, des clichés, pensait-elle, qu'elle avait vus déjà tant de fois décrits partout, dans Balzac, Maupassant, dans *Madame Bovary*, des clichés, des copies, la copie d'une copie, pensait-elle.

Elle aurait tant voulu les repousser, les empoigner et les rejeter au loin. Mais ils se tenaient autour d'elle tranquillement, ils lui souriaient, aimables, mais dignes, très décents, toute la semaine ils avaient travaillé, ils n'avaient toute leur vie compté que sur eux-mêmes, ils ne demandaient rien, rien d'autre que de temps en temps la voir ; de rajuster un peu entre elle et eux le lien, sentir qu'il était là, toujours bien à sa place le fil qui les reliait à elle. Ils ne voulaient rien d'autre que demander – comme c'était naturel, comme tout le monde faisait, quand on se rendait visite entre amis, entre parents – lui demander ce qu'elle avait fait de bon, si elle avait lu beaucoup ces derniers temps, si elle était sortie souvent, si elle avait vu cela, ces films, ne les trouvait-elle pas bien... Eux ils avaient tellement aimé Michel Simon, Jouvert, ils avaient tellement ri, passé une si bonne soirée...

Et quant à tout cela, les clichés, les copies, Balzac, Flaubert, *Madame Bovary*, oh ! ils savaient très bien, ils connaissaient tout cela, mais ils n'avaient pas peur – ils la regardaient gentiment, ils souriaient, ils semblaient se sentir en lieu sûr auprès d'elle, ils semblaient le savoir, qu'ils avaient été tant regardés, dépeints, décrits, tant sucés qu'ils en étaient devenus tout lisses comme des galets, tout polis, sans une entaille, sans une prise. Elle ne pourrait pas les entamer. Ils étaient à l'abri.

Ils l'entouraient, tendaient vers elle leurs mains : « Michel Simon...Jouvet... Ah, il avait fallu, n'est-ce pas, s'y prendre bien à l'avance pour retenir ses places... Après, on n'aurait plus trouvé de billets ou à des prix exorbitants, rien que des places de loges, des baignoires... » Ils resserraient le lien un peu plus fort, bien doucement, discrètement, sans faire mal, ils rajustaient le fil ténu, tiraient...

Et peu à peu une faiblesse, une mollesse, un besoin de se rapprocher d'eux, d'être approuvée par eux, la faisait entrer avec eux dans la ronde. Elle sentait comme sagement (Oh oui... Michel Simon... Jouvet...) bien sagement, comme une bonne petite fille docile, elle leur donnait la main et tournait avec eux.

Ah, nous voilà enfin tous réunis, bien sages, faisant ce qu'auraient approuvé nos parents, nous voilà donc enfin tous là, convenables, chantant en chœur comme de braves enfants qu'une grande personne invisible surveille pendant qu'ils font la ronde gentiment en se donnant une menotte triste et moite ».

(p. 85-87)

Nathalie Sarraute par elle-même

▪ Texte 6 : conférence de Milan (1959)

Il est très difficile de décrire ce que sont les tropismes : tous mes efforts consistaient justement à le montrer dans ces sortes de petits poèmes en prose. Ce sont des mouvements à peine conscients, qui glissent très rapidement aux limites de la conscience et qui sont ce qui sous-tend les paroles, les actes, les sentiments pris globalement. [...] ces tropismes, ces mouvements extrêmement rapides que j'essaie d'enregistrer comme avec un appareil de travelling cinématographique et de développer au ralenti devant le lecteur. J'essaie de les reproduire dans un certain rythme.

(Conférence de Milan, 25 septembre 1959, *Une réalité inconnue, essais et entretiens, 1956-1986*, éd. A. Jefferson, NRF, Gallimard, 2023)

▪ Texte 7 : préface de *l'Ère du soupçon* (1964)

Ce sont des mouvements indéfinissables, qui glissent très rapidement aux limites de notre conscience ; ils sont à l'origine de nos gestes, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver et qu'il est possible de définir. Ils me paraissaient et me paraissent encore constituer la source secrète de notre existence. Comme, tandis que nous accomplissons ces mouvements, aucun mot – pas même les mots du monologue intérieur – ne les exprime, car ils se développent en nous et s'évanouissent avec une rapidité extrême, sans que nous percevions clairement ce qu'ils sont, produisant en nous des sensations souvent très intenses, mais brèves, il n'était possible de les communiquer au lecteur que par des images qui en donnent des équivalents et lui fassent éprouver des sensations analogues.

(« Préface » [1964], *L'Ère du soupçon* [1956], *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 1553-1554.)

▪ **Texte 8 : « Ce que je cherche à faire » (1971)**

Je dois déclarer d'abord [...] qu'à aucun moment je n'ai cherché à délivrer des messages, à donner le moindre enseignement moral, ni à rivaliser avec les psychologues ou les psychiatres par des découvertes psychologiques quelconques. Non, tout ce que j'ai voulu, c'était investir dans du langage une part, si infime fût-elle, d'innommé.

La désignation très vague et grossière de *Tropismes* que j'ai donnée à mon premier livre ne peut définir chacun de ces mouvements dont tout l'attrait à mes yeux résidait dans le fait qu'ils ne portaient et ne pouvaient porter aucun nom.

[...]

C'est par leur aspect mouvant, trouble, insaisissable que ces mouvements, ces états, (mais ce sont des termes bien impropres) m'attiraient. En effet, je sentais que pour les capter dans du langage, il faudrait se transporter à l'écart de ces régions déjà en tous points occupées où le langage littéraire dressait ses modèles admirables et écrasants.

[...]

Il fallait, pour qu'ils se déploient devant mes yeux et – je l'espérais – devant ceux du lecteur, que rien ne puisse nous en distraire, qu'ils apparaissent comme détachés et pour ainsi dire à l'état pur.

Le personnage de roman ne pouvait que détourner sur soi notre attention, enfermer dans un moule qui ne pourrait pas la contenir cette substance fluide qui circule chez tous, passe des uns aux autres, franchissant des frontières arbitrairement tracées. Ce personnage ne devait plus être qu'un porteur d'états, un porteur anonyme, à peine visible, un simple support de hasard.

Parfois c'est à travers un groupe que cette substance mouvante circulait le plus aisément, un groupe désigné par « ils » ou « elles », mais où l'emploi du masculin ou du féminin est quelquefois déterminé seulement par un souci de phonétique ou de diversité.

Le déroulement de ces états en perpétuelle transformation constituait une action dramatique très précise dont les péripéties devaient remplacer celles qu'offrait au lecteur l'intrigue du roman traditionnel. Cette action dramatique toujours en train de se construire, gonflait l'instant présent et ne pouvait se couler dans l'ordre chronologique habituel.

Enfin ces mouvements transformaient pour moi les dialogues qui n'avaient pas d'autre intérêt que de porter ces mouvements au-dehors, tout en les abritant sous la couverture des lieux communs de la communication.

(Nouveau Roman : hier, aujourd'hui, T. 2. Pratiques, actes du colloque de Cerisy-la-Salle organisé par Raymond Jean, Jean Ricardou et Françoise van Rossum-Guyon, U. G. E., 1972, p. 34-36)

Lectures, pour approfondir

Texte cité :

Tropismes, 2^e édition de 1957, éditions de Minuit, 2012.

Les *Œuvres complètes* ont été éditées par Gallimard dans la Bibliothèque de la Pléiade, sous la direction de Jean-Yves Tadié avec la collaboration de Viviane Forrester, Ann Jefferson, Valerie Minogue et Arnaud Rykner, Gallimard, 1996.

Quelques références critiques :

Nathalie Sarraute ou l'usage de l'écriture, Numéro spécial de la revue *Critique*, 58, janvier-février 2002.

Nathalie Sarraute du tropisme à la phrase, sous la direction de Yannick Cheval et Philippe Wahl, Presses Universitaires de Lyon, 2003

COURSON Nathalie de, « Nathalie Sarraute, écrivain du toucher », *Poétique*, n° 156, 2008, p. 473-482

GODARD Henri, *Le roman, modes d'emploi*, Collection Folio Essais, Gallimard, 2006. Cet essai synthétique sur les différentes formes de roman antimimétique au XX^e siècle comprend plusieurs pages sur les recherches de Nathalie Sarraute, p. 254-264 notamment.

RYKNER Arnaud, *Nathalie Sarraute*, Collection « Les Contemporains », Seuil, 1991. Un essai synthétique sur l'ensemble de l'œuvre, romanesque et dramatique, de l'auteur.

TISON-BRAUN Micheline, *Nathalie Sarraute ou la recherche de l'authenticité*, Gallimard, 1971.